

Le langage

Langage et désir dans Discours, figure de Jean-François Lyotard

Emine Sarikartal

Philopsis: Revue numérique

https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Dans « Le désir et son interprétation », compte-rendu tiré des Leçons de 1958-1959, Jacques Lacan affirme que « [s]ur la nature du désir, si nous ne cherchions à rester au plus près de l'expérience analytique, il conviendrait d'interroger les poètes. Ils témoignent, en effet, du rapport profond entre le désir et le langage [...]¹. » À peu près dix ans plus tard, dans *Discours, figure*, Jean-François Lyotard reprend en quelque sorte ce propos de Lacan contre lui-même et la vague structuraliste du moment, soutenant que si le rapport est profond entre désir et langage, ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme langage mais parce que celui-ci est plus que langagier. Se dessine alors toute une critique de la psychanalyse, de la linguistique et de l'anthropologie privilégiant le langage devant le sensible, mais aussi une critique de la dialectique spéculative hégélienne, qui d'après Lyotard inspire cette version du structuralisme. En bref, selon Lyotard, le langage ne se réduit pas à la signification parce qu'il est en contact avec le sensible et travaillé par le désir. Non seulement les poètes mais les arts en général en portent témoignage. De surcroît, *Discours, figure* pourrait se lire comme une histoire de violence réciproque, voire constitutive, entre le sensible et le langage qui mènerait le lecteur à la problématique du désir.

¹J. Lacan, «Le désir et son interprétation. Compte rendu de J.-B. Pontalis, agréé par le Dr Lacan », *Bulletin de psychologie*, vol. 516, no. 6, 2011, p. 541.

Le langage au prisme du figural

« Le langage n'est pas un milieu homogène, il est scindant parce qu'il extériorise le sensible en vis-à-vis, objet, et scindé parce qu'il intériorise le figural dans l'articulé². »

La violence que s'exercent mutuellement le sensible et le langage n'est donc pas un simple rapport d'opposition entre deux camps hostiles et exclusifs. Lyotard la conçoit plutôt en termes de négativités, au pluriel. Dans *Discours, figure*, il est question de trois sortes de négativités dans leurs rapports respectifs au langage :

Négativité syntaxique : c'est la catégorie de la négation dans son acception la plus simple, le Non comme qualité du jugement.

Négativité structurale : il s'agit de la langue comme système d'écarts réglés, dont la fonction principale est la signification. Dans ce système les éléments de la langue sont conçus en fonction de l'écart qui les sépare des autres éléments, soit à partir de leur opposition mutuelle.

Négativité transcendantale : elle correspond à la dimension de la parole, du discours actuel visant un objet et accomplissant la fonction de désignation. C'est la négativité ouverte par la distance entre le mot et la chose, par cette profondeur référentielle³. Lyotard la nomme également négativité intentionnelle.

À travers ce recensement, *Discours*, *figure* pose la question de la négativité dans son engendrement même. Bien que le thème de la négativité doive beaucoup à Hegel, il s'agit pour Lyotard d'en déterminer le caractère non hégélien, de penser un rapport non dialectique entre les trois sortes de négativités. Pour ce faire, Lyotard se dirige vers la psychanalyse : la pensée de Freud, dont il déduit ses propres définitions et positions quant au désir, lui fournit un appareil opératoire pour traiter de la négativité.

Partant de cette triple classification, Lyotard exprime en termes de négativités la question de la signification et de la désignation. Ainsi la problématique de la négativité paraît être liée au problème du savoir, au problème du rapport entre un énoncé et son objet, entre la certitude et la vérité, bref le problème incarné par un discours rationnel visant à exprimer la vérité d'un objet réel. Or ces couples d'opposition ne sont pas sans rappeler le problème du départ de la *Phénoménologie de l'esprit*. Selon cette voie hégélienne, les couples en question se dénoueraient dans un mouvement de négation, un terme devenant un moment relevé dans l'autre, le réel et le rationnel finissant par se fondre dans une identité dialectique. Or le désaccord de Lyotard avec Hegel ayant pour objet principal ce rapport dialectique entre le réel et le rationnel, il s'agirait pour lui de mettre en crise d'abord la manière dont la dialectique de l'esprit conçoit le problème du savoir.

Autrement dit, en considérant la signification et la désignation comme deux formes de négativités, Lyotard arrive à dessiner les contours d'une relation non dialectique entre le réel et le rationnel. À travers cette perspective, la position du singulier dans son immédiateté ne se réduirait pas à sa négation en tant qu'il est englobé dans la médiation de l'universel. Car si le langage exerce une négativité sur le sensible par sa fonction de signification, la négativité du sensible travaille également le langage à travers la profondeur référentielle : « Le langage n'est pas un milieu homogène, il est scindant parce qu'il extériorise le sensible en vis-à-vis, objet, et scindé parce qu'il intériorise le figural dans l'articulé⁴. »

² J.-F. Lyotard, *Discours, Figure*, Kliencksieck, 2002 (première édition : 1971), p. 13.

³ Nous empruntons cette expression à Jean-Michel Salanskis, « La profondeur référentielle chez Jean-François Lyotard », dans C. Enaudeau, J.-F. Nordmann et. al., *Transformateurs Lyotard*, Sens & Tonka, 2008.

⁴ J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit., p. 13.

Signification

Nous savons que dans son Introduction à la *Phénoménologie*, Hegel définit son point de vue quant au problème du savoir. Cette définition est corrélative de la réfutation de la philosophie de Kant et de Fichte, ainsi que d'une mise au point de la pensée de Schelling. À partir d'un tel positionnement, l'identité du subjectif et de l'objectif, du sujet rationnel et de l'objet à connaître, est posée dans la philosophie hégélienne comme le dépassement du point de vue critique, qui, lui, en problématisant la connaissance elle-même avant d'en venir à son objet, tiendrait à conserver la dimension de la réflexion et succomberait ainsi dans le subjectivisme. Selon le commentaire de Jean Hyppolite à propos de ce rapport entre les démarches kantienne et hégélienne, le savoir absolu apparaît dans cette dernière comme « le terme d'un développement propre à la conscience qui tient lieu ici de philosophie critique⁵ ». Si donc, d'un côté, la position critique kantienne (et fichtéenne) serait dépassée chez Hegel par l'adoption d'une perspective admettant l'identité du savoir subjectif et de son objet, de l'autre, le mouvement dialectique – qui commence par la conscience phénoménale supposant la distinction du réel et du rationnel et qui finit par admettre leur identité au terme d'un développement qui relève la conscience en savoir absolu – tiendrait lieu de la philosophie critique.

Lyotard, à son tour, tient compte de cette tension entre la dialectique de l'esprit et le criticisme dans la discussion qu'il mène au sujet de la signification et de la désignation : « Sans doute est-ce bien dans l'esprit du hégélianisme que d'en finir avec l'extériorité établie par Kant entre la parole ou entendement et le sens ou sensibilité, de faire sauter l'autonomie des formes quant aux catégories, autonomie qui marque dans la pensée critique l'irréductibilité du donné au pensé⁶. » Or cet esprit du hégélianisme, aux yeux de Lyotard, ne ferait que traduire dans le langage philosophique une « entreprise de totalisation par le langage⁷ ».

En effet, si l'aventure de la certitude sensible finit par une sorte de déception pour l'esprit qui se rend compte que cette certitude n'en est pas une, c'est qu'en dernière instance celle-ci s'avère être inaccessible au langage en tant que singularité. D'après Lyotard, *La phénoménologie de l'esprit* ayant commencé par admettre l'extériorité irréductible du sensible au dicible, se poursuit paradoxalement par la perte du *Meinen*, parce qu'elle confronte le ceci à la loi du langage : « le philosophe infidèle à sa promesse de ne pas intervenir dans le développement de l'objet, a mis la certitude sensible en demeure de se dire et par conséquent de se contredire⁸. » Le mouvement par lequel se trouve niée l'immédiateté du ceci n'est donc pas celui du sensible, mais celui du langage. Dans cette rencontre dialectique du sensible avec le dicible, il s'agit pour Lyotard d'un « présupposé logophile, qui donne le pas à la conclusion préférable sur celle de l'immédiateté muette⁹ », présupposé confirmé dans le commentaire d'Hyppolite par une citation de la *Phénoménologie* : « Cette certitude est ineffable, elle saisit l'*alogon*. Mais c'est là déjà pour Hegel une raison d'en montrer l'impuissance. Ce qui est ineffable, l'*alogon*, est seulement visé mais n'est pas atteint. Ce que j'éprouve sans pouvoir l'exprimer de quelque façon n'a pas de vérité. 'Le langage est le plus vrai' lo. »

D'après Lyotard, le présupposé logophile de la *Phénoménologie* serait démenti dans le mouvement même du texte qui passe de la certitude sensible à la perception par le *Aufzeigen*. Montrer c'est indiquer, « tendre l'index vers un lieu¹¹ ». Ainsi, la perception du ceci dans le mouvement qui indique, sert à mobiliser un champ sensible et non pas à relever le ceci dans

⁵ Jean Hyppolite, Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, Aubier, 1946, p. 13.

⁶ J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit., p. 37.

⁷ *Id*.

⁸ J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit., p. 36.

⁹ *Id*.

¹⁰ Hyppolite, Genèse et structure..., op. cit., p. 86. Citation : Phénoménologie de l'esprit, Aubier, p. 81.

¹¹ J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit., p. 37.

l'universalité de tous les ceci. Avec la perception, s'ouvre en effet la profondeur référentielle dans un champ sensible et le langage que l'on croyait s'opposer tout droit à l'*alogon* muet se plie en direction d'une visée. Ainsi Lyotard cherche à dépasser une vision unidimensionnelle du langage et à mettre en relief « le silence contenu dans la parole¹² » en s'appuyant sur la désignation. Reste à détailler les modalités d'une transition qui ne soit pas dialectique entre la signification et la désignation.

C'est pourquoi Lyotard se tourne vers la philosophie de Frege et souligne l'importance de la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung*¹³ pour concevoir un rapport non dialectique entre la négativité de la langue et celle du voir. En effet, cette distinction frégéenne témoignerait d'une différence irréductible entre la fonction significative et la fonction désignative de la langue. Cela dit, cette différence n'est pas une opposition simple, et Lyotard se réfère aux « indicateurs » chez Benveniste pour en témoigner. Les indicateurs ou les déictiques, termes éphémères pour ainsi dire, comme ceci ou cela, avant ou après, ici ou là-bas, etc., présentent une difficulté essentielle pour les opérations purement langagières, car ne signifiant rien en dehors de leur usage actuel dans un énoncé, leur signification est inséparable de leur désignation. Lyotard admet qu'avec ces indicateurs déictiques, s'ouvre la dimension de la désignation et « le langage est comme percé de trous par où le regard peut se glisser¹⁴ ». Se creuse alors une profondeur référentielle au sein du langage comme une négativité transcendantale : le discours et son objet sont posés comme limitrophes, leur rapport, loin d'être une simple opposition, est un rapport de différence constitutive pour les deux.

Ainsi Lyotard se sert de la mise à l'épreuve de la signification par la désignation, pour concevoir un passage non dialectique entre la négativité du discours et celle du voir. Le structuralisme orthodoxe, privilégiant la signification et réduisant le langage à un système d'oppositions réglées, ne saurait permettre ce passage. La sémiologie, dans la mesure où elle conçoit le langage comme un moyen de communication, en ferait une sorte « d'économie d'épargne » et l'anthropologie structurale, avec son principe de scientificité rigoureuse, soutiendrait cette conception où la question serait la régulation d'un domaine par l'exclusion des intensités et l'établissement de la loi ¹⁵. Par cette fonction d'exclusion, le désigné se trouverait réduit au signifié. Dans une structure d'opposition plate, le langage resterait enfermé dans ses écarts invariants, ne faisant que signifier, ne pouvant pas se plier dans un espace tridimensionnel pour permettre la référence.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

¹² J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit., p. 38.

¹³ Cf. Gottlob F. L. Frege, « Sens et dénotation » (1892), dans Écrits logiques et philosophiques, Éditions du Seuil, 1971.

¹⁴ J.-F. Lyotard, Discours, figure, op. cit. p. 39.

¹⁵ Cf. « Sur une figure de discours » (1972), J.-F. Lyotard, *Des dispositifs pulsionnels*, Galilée, 1994. Voir par ailleurs Claude Lévi-Strauss, « Analyse structurale en linguistique et en anthropologie », dans *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, où l'avunculat comme notion fondamentale permettant de dresser la structure, est défini par Lévi-Strauss comme ce qui permet de satisfaire à la triple exigence de la structure de parenté « selon le principe de plus grande économie » (p. 64).